Die anderen Quellen kennen wir nicht, bei den rätselhaften „Fluss *sa(?)kia* Ochsen“ aber hat der Künstler in seiner Not einfach assyrische Wildochsen variierend abgebildet. Unzweifelhaft afrikanisch sind nun die Affen — wenigstens auf Assurnazirpals Original, das Meerkatzen, keine indische Art, meint, S. 211 — und die Bubalisantilope, die zu allem Ueberfluss ihren ägyptischen Namen hat: *susu* = äg. *šōsu*, kopt. *šōšu* (210). Natürlich passen der Elefant und die baktrischen Kamele zu Aegypten nicht. Der Elefant ist übrigens nicht sicher von indischer Rasse, er sieht vielmehr aus, als ob er (nach den Ohren!) der nur noch durch ägyptische Abbildungen bezeugten syrischen Rasse (S. 212) angehöre, welche die Assyrier noch kannten, entweder in vereinzelt Exemplaren in den Steppen Nordsyriens, oder (wie hier weit wahrscheinlicher) aus älteren Bildern. Die baktrischen Kamele hatte ich als ein Missverständnis erklären wollen, das auf eine Erwähnung einer ägyptischen, Geschenke auf Kamelen bringenden Gesandtschaft zurückgehe. So könnte man auch den lebenden Elefanten auf eine missverständene Bemerkung über Elfenbein oder Elfenbeingegenstände aus Aegypten zurückführen. Leicht sind diese Ausflüchte nicht, und ich will nicht sagen, dass ich selbst davon überzeugt bin.

Jenes Land *Mušri* liegt also eigentlich in Utopien. Die Verwirrung von mindestens drei Länder-, d. h. Tierzonen, ist anzunehmen. Als fester Kern, wie gesagt, bleiben 2 Tierarten, bei denen bestimmt *Mušri* = Aegypten. Jedenfalls kann man die Hereinmischung der anderen Tiere durch Verwechslung des nord-arabischen und kilikischen *Mušri* nicht erklären; sie passen ja zu keinem. Aber auch die Phantasie eines vierten *Mušri* „irgendwo auf Indien zu“, wo es zur Not (!) Elefanten (andersartige!), Affen und Kamele (??) zusammen gegeben haben könnte, kommt über die rein nordafrikanische *susu*-Antilope nicht hinweg und muss genau so gewalttätig „bewiesen“ werden wie oben *Mušri*=Aegypten. Sich auf früher angeblich verschiedene Tierzonen auszureden (Hommel, Gesch. 603) geht nicht. Wäre die Bubalisantilope damals noch ein syrisches Tier gewesen, so trüge sie keinen ägyptischen Namen usw. Verkehr mit Indien, wie er so leichterhand von manchem angenommen wird möchte ich erst inschriftlich nachgewiesen sehen. Aber alle keilschriftlichen Funde werden ein solches tiergeographisches Utopien, wie das vierte „indische“ *Mušri* wäre, nicht nachweisen.

Es wird vielleicht mit der Zeit gelingen, zu erklären, wie die Schreiber und Künstler Salmanasars zu ihren unglaublichen Verwechslungen kamen. Sie dem Bildhauer allein zuzuschreiben, geht nicht an, denn alle Schwierigkeiten kehren auch in den begleitenden Inschriften des Obeliskens wieder. Einstweilen lege ich Gewicht nur auf die Tatsache dieser (ich gebe es gerne zu, fast unglaublichen) Verwirrung oder Schwindelei¹⁾, erst in zweiter Linie darauf, dass auch ägyptische Gesandtschaften ihren Anteil an dem zusammengebrachten Utopien hatten. Alles andere ist mir nebensächlich²⁾.

Ascension d'Isaïe, chap. I, V. 8.

Par François Martin.

Le v. 8 de ch. I de l'Ascension d'Isaïe est ainsi conçu: **ወይትለአክ : ሰማደል : መልከራ : በምናሴ : ወኸሎ : ፈቃዶ : ይገብር : ወውእቱ : ይከውን : ተላቂሁ : ለብልደር : እምኔዩ.**

Les traducteurs successifs de l'Ascension d'Isaïe l'ont rendu de façons assez divergentes.

Dillmann, *Ascensio Isaiae*, Leipzig, 1877, p. 5, traduit: „Et ministrabit Sammael Malkira in Manasse et omnem voluntatem ejus perpetrabit, et ipse erit sectator Berialis potius quam meus“. Et, p. 62, il propose en note une correction qui montre clairement sa pensée: „In Manasse; fortasse rectius Manassi (Λ : pro Π :).“

Pour Dillmann, ce passage signifie donc: „Et Sammaël Malkîrâ servira dans Manassé (ou: servira Manassé) et fera toute sa volonté, et lui-même (Manassé) sera le disciple de

¹⁾ Ich erwarte, dass man mir wieder vorhalten wird, ich sei an die Liederlichkeit und Flunkerei der ägyptischen Schreiber gewöhnt und übertrage sie unberechtigt auf die Assyrier. Zugegeben, dass ich letzteren hier unerhörte Schwindeleien zuschieben muss, und dass sie sonst an Sachlichkeit hoch über dem oberflächlichen Aegyptervolk standen — aber einzelne schwarze Schafe gibt es auch in der weissesten Herde einmal, und dann wird die Genauigkeit der Assyrier vielfach stark überschätzt, worüber sich viel sagen liesse.

²⁾ Z. B. mein Emendationsvorschlag für das nur einmal vorkommende Wort *u-ku-pi* „Affen“ in *u-du-me*. Das ergibt sich neben *bazâti* = unserem *baziâti* nunmehr sicher als Benennung der Affen (Muss-Arnolt, p. 149); sollte der Gebrauch von *pi* = *me* nicht in die Zeit Assurbanipals passen (wie mir Dr. Hinkel einwendete), so könnten ja ältere literarische Muster vorliegen; vgl. oben über die Seltenheit der Affen.

Béliar plutôt que le mien". Par conséquent, „Sammaël Malkîrâ" serait un nom composé, désignant le même individu, ou si l'on veut Malkîrâ serait un surnom de Sammaël.

Il est vrai qu'au ch. XI, v. 41, Sammaël porte aussi un nom composé: „Sammaël Satan". Et là, ce nom composé a sa raison d'être, puisque dans l'Ascension d'Isaïe, comme d'ailleurs dans la théologie juive, Sammaël paraît n'être qu'une forme, un nom de Satan. Voir en particulier Ascension d'Isaïe, II, 1 et 2; V, 15 et 16. Mais il n'en est pas de même dans I, 8. Comme nous le verrons, Sammaël et Malkîrâ sont deux personnages distincts. De plus, il est peu probable que l'auteur ait voulu faire du prince des démons Sammaël le serviteur de Manassé. Cette conception est diamétralement opposée à tout le contexte de l'apocryphe. Au ch. XI, v. 43, il est même dit expressément que c'est Manassé qui était le serviteur de Satan, c'est-à-dire de Sammaël.

Basset, l'Ascension d'Isaïe, Paris, 1894, p. 11, s'écarte sensiblement de Dillmann: „Sammael servira Malkîrâ en Manassé: il accomplira toutes ses volontés; il sera le disciple de Béliar plutôt que le mien". Ibidem, note 3, il interprète Malkîrâ par l'hébreu Melkira: „le roi du mal"¹⁾.

Basset dédouble donc l'entité „Sammaël Malkîrâ". Par là même, au point de vue grammaticale, il donne une bonne traduction du verset. Mais il voit dans Sammaël un serviteur de Malkîrâ, et dans Malkîrâ le roi du mal en personne, c'est-à-dire Satan. En cela, il se trompe, je crois. Si Sammaël et Malkîrâ sont deux êtres distincts, c'est Malkîrâ qui est le serviteur de Sammaël.

Charles, The Ascension of Isaiah, Londres, 1900, p. 6—7, traduit: „And Sammael Malchîrâ will serve Manasseh, and execute all his desire, and he will become a follower of Beliar rather than of me".

Non seulement ce traducteur identifie Sammaël et Malkîrâ, et voit à tort, comme Dillmann, dans Sammaël le serviteur de Manassé, mais il fait encore du mot „Manassé" le régime direct du verbe „il servira". Ce n'est guère admissible, car le verbe **ለአክ** à la III^e forme ne régit pas la préposition **በ**. Il régit le plus souvent l'accusatif et rarement le datif rendu par **ለ**. Dillmann le savait si bien que pour donner un sens acceptable à cette proposition, il n'a vu d'autre moyen que de corriger **በ** en **ለ**.

Toutes ces difficultés disparaissent si au lieu de Malkîrâ on lit Balkîrâ et si on fait de Balkîrâ le sujet de la phrase.

Or la comparaison de ce passage avec d'autres parties du texte éthiopien ou du texte grec de l'Ascension d'Isaïe nous autorise à voir dans Malkîrâ une altération de Balkîrâ. Pour l'éthiopien, au ch. V, v. 8, les mss. B et C lisent *Balkîrâ*; A, *Milkîrâs*. Au même chapitre, v. 12, B et C lisent encore *Balkîrâ*; A, *Melâkîrâ*. Le grec donne au ch. III, v. 6, *Μελχιζαχ* contre la leçon *Balkîrâ*, des trois manuscrits éthiopiens. Par conséquent, les formes éthiopiennes Malkîrâ Milkîrâs et Melâkîrâ sont évidemment l'équivalent du grec *Μελχιζαχ* et comme lui une mauvaise lecture de Balkîrâ. Charles, op. cit., p. 13, le reconnaît pour tous ces passages, sauf pour I, 8. Là seulement, il voit dans Malkîrâ un nom distinct de Balkîrâ, mais il ne donne d'autre raison à l'appui que celle de le „considérer comme un surnom de Sammael".

Il faut lire Balkîrâ même dans I, 8, sous peine de contradiction. Or Balkîrâ n'est pas un surnom de Sammaël, mais bien un personnage distinct, comme dans le reste de l'Ascension d'Isaïe. C'est un Samaritain, un faux prophète, II, 12; l'ennemi acharné d'Isaïe, III, 6—12 etc.... Il n'est pas Sammaël lui-même, il est son représentant, son âme damnée. C'est pour venger Sammaël qu'il persécute Isaïe, III, 12—13 et V, 15—16. Par conséquent dans I, 8 il est dans son rôle en servant Sammaël auprès de Manassé ou dans Manassé, en faisant exécuter à ce prince toutes les volontés de Sammaël, et ce passage doit se traduire: „Et Balkîrâ servira Sammaël dans (ou: chez) Manassé, et il (Manassé) fera toutes ses volontés, et il sera le disciple de Béliar plutôt que le mien".

Cette hypothèse soulève une objection, je le reconnais: Sammaël devrait être pourvu en éthiopien de la particule **ሃ**, comme le sont souvent les noms propres à l'accusatif.

Mais l'emploi de cette particule n'est pas rigoureusement requis. De ce qu'elle se rencontre dans d'autres passages de l'Ascension d'Isaïe, v. g. III, 3, IV, 14, il ne suit pas que le traducteur ait dû nécessairement l'employer dans tous les cas. Il est d'ailleurs possible que le traducteur, ou un copiste, ait commis une méprise et qu'il ait vu à tort un nominatif dans Sammaël.

Paris.

¹⁾ [so Dillmann a. a. O. p. 65! D. H.].